Campbell, James T. – *Middle Passages*

Cristina D'Alessandro-Scarpari

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/14033>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.14033

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 627-631

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Cristina D'Alessandro-Scarpari, « Campbell, James T. – *Middle Passages* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 29 juin 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14033> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14033>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Campbell, James T. – *Middle Passages*

Cristina D'Alessandro-Scarpari

RÉFÉRENCE

CAMPBELL, James T. – *Middle Passages. African American Journeys to Africa 1787-2005*. New York, Penguin, 2006, 514 p.

« Of the twelve million or so Africans who survived the Middle Passage, about a half million were imported into the territory of what is now the United States. Their descendants today number well over thirty million. Yet one could count the number of African Americans who could trace their origins back to an individual African » (p. 408).

- 1 Ouvrage original à plusieurs titres, *Middle Passages* est d'abord un défi, une expérience réussie. Pour commencer, le sujet n'est pas des plus communs, ce qui en fait une référence incontournable et quasiment unique dans son domaine. En effet, il analyse un certain nombre de voyages d'Afro-américains sur le continent africain : volontairement ou forcés par les événements et pour les raisons les plus diverses, selon les époques et les motivations, ces Américains aux origines africaines ont accompli à rebours le *middle passage* fait par leurs ancêtres, c'est-à-dire la traversée atlantique qui leur a permis de quitter les États-Unis et d'atteindre l'Afrique. Par le biais des histoires des individus et des groupes, l'auteur parvient à dresser le portrait d'une double géographie : celle des représentations croisées, des visions et des imaginaires du soi et de l'ici par l'autre et l'ailleurs et vice versa. Voici donc émerger les images des États-Unis progressivement construites dans le temps par les Afro-américains, c'est-à-dire comment ils voyaient leur patrie, cette image étant intrinsèquement et profondément liée à la vision qu'ils avaient forgée en eux de leur continent d'origine : l'Afrique lointaine et sans doute différente, dans le bien ou dans le mal, de la réalité dans laquelle ils se trouvaient à vivre.
- 2 Mais cet ouvrage de James T. Campbell est aussi original par la méthode et le style d'écriture adoptés. Issu de longues années de recherches bibliographiques et archivistiques, ce texte est un produit du monde académique : écrit par un historien,

professeur de civilisation américaine et d'études africaines à la Brown University de Providence dans le Rhode Island, cet ouvrage a été néanmoins publié dans la « History of American Life Series ». Il s'agit d'une collection de la maison d'éditions américaine Penguin qui a comme finalité de rendre accessible à un public vaste et hétérogène de lecteurs américains (ou anglophones) moyens, les travaux les plus récents et novateurs qui portent sur leur histoire. Selon le comité scientifique de la collection, composé des plus éminents historiens de l'histoire américaine, cela veut dire choisir des textes qui présentent des analyses et des prises de position explicites et publier des travaux sur les sujets les plus divers, à condition qu'ils abordent les questions les plus prégnantes du passé des États-Unis. C'est l'horizon intellectuel dans lequel se situe *Middle Passages*, qui raconte l'histoire des individus et des groupes ayant rendu possibles ou accompli ces itinéraires entre les États-Unis et l'Afrique et ceci faisant en retraçant l'évolution et l'historique.

- 3 En ouverture d'ouvrage, on découvre ainsi que des milliers d'Afro-américains sont allés en Afrique depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Certains s'y sont installés de façon permanente, notamment ceux qui ont été envoyés au Liberia au XIX^e siècle pour y fonder des établissements dans le but de « rapatrier » en Afrique des esclaves libérés. D'autres pensaient le faire, mais ont été contraints à partir à cause de situations d'instabilité politique : c'est le cas de ceux qui sont partis au Ghana à la veille de l'indépendance ou immédiatement après, en faisant pleine confiance au *leader* Kwame Nkrumah et qui ont dû s'enfuir lorsque son régime a été renversé par un coup d'État. Enfin, un certain nombre y est allé simplement pour voir ce monde d'où étaient partis leurs ancêtres, cette terre dans laquelle s'enfonçaient leurs racines.
- 4 Malgré des sensibilités et des expériences différentes, des centaines parmi eux ont écrit des mémoires ou des lettres, des articles ou autres textes sur leurs voyages : c'est sur ces documents que cet ouvrage se fonde. En effet, ces voyages mettent en exergue la présence prégnante de l'Afrique dans la vie politique, intellectuelle et dans l'imaginaire des Afro-américains depuis longue date, car l'Afrique a été historiquement le terrain majeur à travers lequel les Afro-américains ont négocié leur relation avec la société américaine.
- 5 Mais quand et comment tout commence ? Les plus anciennes histoires de ces retours aux sources, sur lesquelles s'ouvre l'ouvrage, sont de façon assez surprenante celles qui remontent à la première période de l'esclavage et aux esclaves qui ont pu retourner en Afrique. Campbell propose ainsi l'histoire exemplaire d'Ajuba Souleiman Diallo, capturé en Gambie en 1730, libéré et rapatrié chez lui des années plus tard après un long périple qui l'a amené aussi en Angleterre devant la reine.
- 6 S'il faut admettre que ce type d'histoire est très rare en son genre, bien plus nombreuses ont été celles qui ouvrent un autre chapitre de l'histoire américaine : les rapatriements d'Afro-américains censés, au moins symboliquement, laver la honte de l'esclavage qui pesait sur l'histoire de la nation, et chargés de répandre sur le continent noir les lumières de la foi. Cette épopée donne lieu à la création de la colonie de Sierra Leone en 1787, suivie par celle du Liberia. Ces premières expériences témoignent, au-delà du grand nombre de vies sacrifiées pour la cause, des échecs, des difficultés pratiques et intellectuelles de toutes sortes que ces colons rencontraient, puisque ces Afro-américains, qui avaient bénéficié d'une éducation scolaire, du contact avec la religion et la société civile, n'étaient pas des Africains. Ils n'avaient rien en commun avec les hommes qu'ils rencontraient et qu'ils voulaient amener sur le droit chemin.

- 7 Mais les modalités selon lesquelles ces colonies ont été créées peuvent également expliquer certains problèmes rencontrés successivement par les États africains indépendants : « Si on considère l'histoire postérieure du Liberia, on pourrait aussi s'interroger sur l'opportunité de peupler un pays avec des colons dont le modèle social principal était celui des plantations du Sud »¹ (p. 63). Pendant les années 1850, lorsque se mettent en place au Liberia les productions de sucre et de café, non seulement le paysage de brousse commence à ressembler fortement à celui du Sud, mais, comme au Sud, le concubinage se diffuse, avec son corollaire d'abus physiques et de maltraitance des travailleurs africains. Et pour avoir une idée de ce que ces installations représentaient en termes d'individus, il suffit de dire qu'entre 1848 et 1854, plus de 40 bateaux ont quitté les côtes américaines en direction du Liberia (qui était déjà un État indépendant à l'époque), en transportant plus de 4 000 colons !
- 8 À la fin du XIX^e siècle, aux colons s'ajoutent les religieux. Le nombre de missionnaires américains envoyés en Afrique pour évangéliser le continent devint progressivement consistant et, déjà pendant cette période, les Afro-américains étaient nombreux, surtout à l'intérieur des Églises baptistes. Leurs aventures ont été relatées et suivies aux États-Unis par le biais des revues spécialisées, des pamphlets, mais aussi des mémoires et autobiographies publiés en grand nombre à l'époque. « L'imaginaire afro-américain de l'Afrique a toujours été complexe et conflictuel, mais rarement les tensions ont été si apparentes. L'Afrique était-elle un refuge du racisme américain ou plutôt un terrain d'expérience sur lequel les Afro-américains pouvaient prouver leur courage et mériter leur acceptation au sein de la société américaine ? » (p. 144).
- 9 Après avoir relaté l'histoire de quelques missionnaires quasiment inconnus au grand public, James T. Campbell consacre une partie importante de son ouvrage aux Afro-américains célèbres, en commençant par l'expérience emblématique de Langston Hughes. Non satisfait d'explorer le continent dans son imagination, l'écrivain quitte les États-Unis en 1923 pour l'Afrique de l'Ouest. Hughes racontera son expérience africaine dans plusieurs textes et à des moments différents de son existence, mais il répétera souvent sa déception et sa désillusion face au continent noir : il se sentait étranger sur cette terre et il éprouvait la douleur d'être un Américain et de savoir que son expérience était limitée par son identité, car il ne pouvait pas vivre l'Afrique comme un Africain. Il faudra attendre décembre 1960 avant que Hughes retourne en Afrique : lors de son deuxième voyage, il se concentre moins sur les sensations que le continent engendre en lui, que dans l'observation de ce qui l'entoure. Il est ainsi frappé par la pauvreté, la corruption et l'autoritarisme émergeant et il est particulièrement secoué par le chaos qui règne à Lagos.
- 10 W. E. B. Du Bois, dont la personnalité conflictuelle n'est pas un mystère, développe au contraire un rapport plus positif avec le continent africain, même s'il avoue que son intérêt pour l'Afrique ne découle pas au début de l'expérience directe, mais seulement de la lecture et de la réflexion. Il a tellement désiré vivre en Afrique qu'en 1961, Du Bois et sa femme quittent les États-Unis pour aller s'installer définitivement au Ghana, où il va décéder à l'âge de 95 ans.
- 11 Les écrivains sur lesquels Campbell porte son attention par la suite sont des figures qui se sont rendues en Afrique après la Seconde Guerre mondiale, lorsque le colonialisme traversait sa phase terminale. Richard Wright et Era Bell Thompson (la première femme à avoir une place de choix dans l'ouvrage) ouvrent cette section. Wright produisit une analyse lucide et implacable des ravages du colonialisme : les Africains

ont été privés non seulement de leurs terres, mais surtout de leur identité. « Ce qui mettait le plus en furie Wright, néanmoins, ce n'était pas la persistance des traditions, ni les ravages de la modernité, mais les mélanges par lesquels les Africains combinaient des éléments des deux dans leurs vies quotidiennes. Wright dénicha partout des signes de ce que les scientifiques appellent aujourd'hui l'hybridité, la combinaison d'éléments appartenant à différentes cultures et systèmes de valeurs dans des formes nouvelles et syncrétiques » (pp. 306-307). Le seul palliatif possible que l'écrivain concevait pour améliorer la situation était, de façon surprenante, la militarisation du quotidien des individus : la seule option capable de discipliner les instincts.

- 12 Ce panorama qui fait le tour de la question sur une période de plus de deux siècles se termine avec une section qui s'occupe de journalistes américains envoyés en Afrique pour relater les pages les plus dramatiques de l'histoire africaine de ces dernières années, notamment le génocide rwandais et les troubles à Mogadiscio : les Afro-américains étaient assez nombreux. « Aussi souvent que dans le passé, les difficultés quotidiennes des Noirs américains ont été exportées sur les terrains africains. Les dernières décennies du XX^e siècle témoignent d'une renaissance de l'intérêt des Afro-américains pour le continent, un sentiment renouvelé d'identification, exprimé par tous les biais à partir de la mode jusqu'aux prénoms choisis par les familles pour leurs enfants » (p. 370). Cela est dû au moins en partie au succès avec lequel a été immédiatement accueillie la publication du roman (et de la série qui en a été tirée) d'Alex Haley *Roots*, mais également à la diffusion des théories et des idées afrocentristes : si la civilisation occidentale a des racines africaines, alors on peut revendiquer avec orgueil des origines africaines, celles des ancêtres, même s'ils ont été capturés et amenés en Amérique comme esclaves. C'est une confirmation du fait que les liens entre les Amériques et l'Afrique n'ont jamais été rompus et qu'ils restent forts et vivants, malgré le temps qui passe et les générations qui se succèdent : ces relations sont émotionnelles, mais aussi intellectuelles, tout autant que réelles et directes dans bien des cas.
- 13 Ce sentiment explique le développement rapide d'une industrie touristique vouée à ramener en Afrique les Afro-américains, à leur faire découvrir la terre des ancêtres, à leur faire ressentir le pathos du retour aux sources. Même si la plupart de ces touristes ne sont pas en mesure de tracer leurs origines jusqu'à une région et encore moins à un point précis du continent africain (comme en témoigne la citation d'ouverture), tous les « paquets » proposés par les agences de voyage prévoient une escale à Gorée ou à Cape Coast, lieux emblématiques où les descendants des esclaves peuvent reproduire ce moment où tout commença. Campbell remarque que, pour les Américains, ces lieux peuvent incarner le début du voyage, mais qu'il n'en a probablement pas été ainsi pour les esclaves qui y ont transité, pour lesquels ils n'étaient que des points de passage d'un voyage qui avait commencé des jours, des semaines, voire des mois plus tôt, parfois des centaines de kilomètres plus à l'intérieur des terres.
- 14 Pour conclure, l'auteur offre une synthèse efficace de ce qu'a représenté l'Afrique pour les Afro-américains, depuis les toutes premières aventures : elle a toujours été un endroit où on pouvait faire œuvre charitable tout en gagnant de l'argent, un lieu où on pouvait servir la cause de l'égalité des hommes tout en construisant sa propre fortune. Même si peu nombreux ont été ceux qui ont pu réaliser leurs rêves à l'aide de ces schémas simplistes, il est trop simple et aisé, nous dit Campbell, de condamner ces individus ou de les considérer naïfs et opportunistes.

- 15 Nous souhaitons ainsi souligner pour conclure un des enseignements majeurs de ce livre. On a, en effet, souvent souligné que l'Afrique a été un terrain d'expérience pour les puissances coloniales européennes, un espace traité comme terrain vierge où on pouvait exporter la civilisation occidentale et créer *ex nihilo* un monde nouveau et une société différente. Campbell nous donne, néanmoins, aussi l'occasion d'affirmer et de réfléchir sur le fait que, même si les États-Unis n'ont officiellement jamais eu des colonies en Afrique, ils ont exercé un pouvoir colonial sur le continent ou au moins sur quelques régions. Comme les autres États européens ont fait de l'Afrique leur *alter ego*, la terre où se réfugier, le cauchemar ou le rêve, l'Ailleurs fondateur de l'Ici, le lien relationnel qui permet de connaître le chez soi et de s'en sortir lorsqu'il ne répond plus aux attentes ou lorsqu'on a simplement envie de la différence ou de la diversité, donc de l'exotisme, les États-Unis ont fait du Liberia, de la Sierra Leone ou du Ghana des « colonies » d'une certaine manière.
- 16 Si Edward Saïd a si bien montré que l'Occident n'existe que par la création de l'Orient, on pourrait ajouter que l'Occident se construit par sa relation à l'Afrique et à l'Ailleurs africain.
-

NOTES

1. Cette citation et celles qui suivent sont des traductions françaises du texte original anglais, assurées par l'auteur de la recension.